

Prédication du 24 novembre 13, sur Luc 19, 29-40

Paris, Auteuil, pasteur Nicolas Cochand

On lit traditionnellement le récit de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem lors du dimanche des Rameaux, une semaine avant Pâques, mais il m'a semblé que le dimanche du Christ roi, dernier de l'année liturgique – c'est aujourd'hui – était aussi un temps favorable, dans la mesure où il en va d'acclamer Jésus comme un roi. De plus, comme il a été question d'un âne dimanche passé à l'école biblique, j'ai pensé que l'on pourrait revenir sur un récit où cet animal joue un certain rôle.

En effet, j'aimerais que nous portions notre regard sur quelques personnages qui entourent Jésus dans ce récit de l'entrée triomphale à Jérusalem, telle que Luc la restitue. Et je commence par l'animal, l'ânon.

Chers amis, d'une certaine manière, nous sommes des ânes. Des ânes dont le Seigneur a besoin. Des ânes que le Seigneur a requis parce qu'il a besoin de nous pour faire son entrée dans la ville.

Je modère tout de suite mon propos en rappelant que ce n'est pas de la bête au caractère têtu ou rétif qu'il est question, mais bien de l'animal que la tradition juge digne de porter l'écu pour son entrée dans la ville sainte.

Quand il approche de Jérusalem, Jésus envoie deux disciples en avant et il leur donne une consigne : prendre l'ânon « parce que le Seigneur en a besoin. » Dans le récit qu'en fait l'évangile de Luc, cette phrase est même répétée par les disciples ; ce qui crée une lourdeur de style, comme pour attirer encore notre attention sur elle.

« Le Seigneur en a besoin. » J'entends une revendication forte dans cette réponse, quelque chose d'absolu, d'inéluctable. D'ailleurs, on n'entend pas de réponse. A qui s'adresse-t-elle ? Luc est très précis. Elle s'adresse aux propriétaires de l'ânon. Ses Seigneurs, dit le grec. En fait, c'est le même mot que pour Jésus, qui est son Seigneur – dans les deux cas avec le possessif. « Son Seigneur en a besoin ».

En somme, c'est une histoire de dépossession, comme souvent dans l'Évangile de Luc, d'ailleurs. Gare aux propriétaires ! Il me semble que cela vaut pour notre rapport aux choses, aux objets, aux richesses ; mais aussi, peut-être, pour notre rapport à l'Église. Gare à ceux qui se considèrent comme les propriétaires légitimes !

Si nous ne nous prenons pas pour des ânes, et si nous devons chercher une place dans le récit, est-ce que ce serait auprès de ces interlocuteurs sans parole, à qui l'on prend leur bien parce que le Seigneur en a besoin ? Est-ce que nous voulons, aussi bien dans notre vie personnelle que dans l'Église, nous comporter en propriétaires ? Propriétaire des lieux, des habitudes, des mots convenables... Attachés à ce que nous avons connu et qui bouge, que le Seigneur requiert pour quelque chose de nouveau et d'inattendu.

Nous pouvons bien sûr rester au côté de ces interlocuteurs muets, dans la plainte de la perte, peut-être. Mais c'est au risque de disparaître du récit, comme eux.

Revenons à ceux qui ont la parole, et d'abord à ceux que Jésus envoie en avant, avec cette consigne : « Le Seigneur en a besoin. »

De quoi a-t-il besoin, au juste ? D'une nouvelle monture, d'une bête que nul n'a encore montée. L'Église a besoin d'éclaireurs, de personnes qui vont en avant, et qui ont la charge de discerner de quoi notre Seigneur a besoin, aujourd'hui, pour faire son entrée dans la ville. C'est sans doute, en partie, la tâche des conseillers presbytéraux et du pasteur, aussi : des éclaireurs. C'est sans doute aussi la tâche de toute personne qui se sent appelée, à l'occasion, à témoigner de ce qu'elle croit, à exprimer un regard de foi sur le monde, sur les relations, sur les personnes.

Pas toujours facile, parce que sont eux qui essuient les questions, et peut-être les reproches des propriétaires légitimes : il peut arriver qu'on se dise qu'on est vraiment un âne d'avoir ouvert la bouche, pris la parole et accepté une telle mission.

Mais remarquons que tous les disciples ne partent pas en avant. D'une part, il y a ceux qui étendent leur manteau sur le dos de l'âne et sur le chemin – on ne sait pas exactement qui ils sont, ce sont peut-être les mêmes que ceux qui crient, ou peut-être pas, ce n'est pas sûr. D'autre part, il y a donc la multitude des disciples, qui crient leur joie de reconnaître et de suivre leur Seigneur.

La grande majorité des disciples ne part pas en avant, tous ne sont pas éclaireurs, mais ils ont leur pleine place aussi, par les actes et par les mots, les gestes d'accueil et les paroles de louange.

Enfin, il y a les pierres. Dans la foule, quelques pharisiens trouvent qu'il ne faudrait pas faire autant de bruit, et surtout ne pas dire des choses aussi manifestement confessionnelles. Mais Jésus de rétorquer : s'ils se taisent les pierres crieront.

La surprise en effet, c'est que les pierres parlent. Ou plutôt, elles questionnent et il ne tient qu'à nous de les faire parler. Nos pierres muettes ne demandent qu'à parler.

Pour dire quoi ? Eh bien redire le chant de la foule des disciples : béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur.

Paix dans le ciel. C'est peut-être cela l'essentiel : paix dans le ciel au moment de l'entrée à Jérusalem, et paix sur la terre au moment de Noël.